

La présentation des Vandales  
dans le *Myreur des Histors*  
de Jean d'Outremeuse

Jacques **Poucet**

Louvain-la-Neuve, le 26 décembre 2024

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 48, juillet-décembre 2024]

## La présentation des Vandales dans le *Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse

Jacques Poucet

Professeur émérite de l'Université de Louvain

Membre de l'Académie royale de Belgique

<[jacques.poucet@skynet.be](mailto:jacques.poucet@skynet.be)>

Cet article analyse la manière dont Jean d'Outremeuse dans son *Myreur des Histors* présente l'histoire des Vandales depuis leur arrivée dans le monde romain en 406 avant Jésus-Christ jusqu'à ce que les armées de Bélisaire mettent fin en 534 de notre ère à l'important empire qu'ils avaient réussi à construire en Afrique du Nord. L'article met en évidence le manque de méthode du chroniqueur liégeois, qui apparaît en pleine lumière lorsqu'on confronte sa vision à la réalité de l'Histoire.

### PLAN

[Introduction](#)

[Brève documentation sélective](#)

[Première partie](#) : Les Vandales dans l'Histoire (selon Serge Lancel)

- [1.](#) Leur origine et leur parcours avant leur installation en Afrique
- [2.](#) Genséric, fondateur du royaume vandale d'Afrique (428 à 477 de notre ère)
  - [2a.](#) L'invasion de l'Afrique du Nord
  - [2b.](#) Un premier traité : les Vandales reçoivent le statut de « fédérés » et Genséric devient vassal des Romains
  - [2c.](#) La rupture avec Rome – Le nouveau traité consacrant la montée en puissance du royaume vandale – Sa reconnaissance par Rome – La mort de Genséric
- [3.](#) Le sort du royaume vandale : éléments institutionnels, situation économique et problèmes religieux
- [4.](#) La fin du royaume vandale (Hildéric, 523-530 n.è. et Gélimer, 530-534 n.è.)

Deuxième partie : Les Vandales dans le *Myreur des Histors*

1. Le rapprochement, pour ne pas dire la fusion ou l'identification, des Vandales et des Huns
2. Les opérations militaires en Italie (Lombardie et Rome) en 426-428 de l'Incarnation : Huns, Goths et Vandales
3. Le royaume vandale d'Afrique du Nord, les rois, les questions religieuses
4. L'intervention de la « matière de Bretagne » dans le récit sur le royaume vandale
5. La fin « historique » du royaume vandale
6. Conclusion

## INTRODUCTION

Depuis plusieurs années, nous poursuivons une étude sur le *Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse, une chronique universelle, écrite à Liège au XIVe siècle et menant des origines du monde jusqu'à la mort de son auteur (1400). C'est une œuvre très éloignée de ce qu'on appelle aujourd'hui un ouvrage d'histoire, comme l'a montré récemment encore l'ouvrage, monumental et brillant, de Pierre Courroux<sup>1</sup>. Pour notre part aussi et sur un plan beaucoup plus modeste, par l'analyse de certains textes, nous essayons de mettre en évidence, voire d'expliquer, la manière de travailler du chroniqueur liégeois, soulignant notamment les libertés qu'il prend, consciemment ou non, avec la réalité historique.

Pour ce faire, nous avons pris l'habitude de choisir dans le *Myreur* un certain nombre de sujets que nous étudions d'aussi près que possible en publiant nos résultats dans la revue louvaniste *Folia Electronica Classica* (FEC). Nous avons examiné notamment comment le chroniqueur liégeois envisageait les *primordia* de Rome (la fondation, les fondateurs, les rois et les débuts de la République), comment il avait adapté une série d'épisodes évangéliques touchant à la naissance du Christ (la parenté de Marie, sa naissance et sa petite enfance ; l'Annonciation et la virginité de Marie ; les épousailles de Marie et de Joseph ; la Visitation et la naissance de Jean-Baptiste ; le recensement et le départ pour Bethléem ; la Naissance de Jésus ; les Rois Mages ; la Présentation de Jésus au Temple ; la Fuite de la Sainte-Famille en Égypte et l'épisode égyptien de l'enfance de Jésus), comment aussi il présentait saint Materne, les Huns, Marie-Madeleine, Virgile, les baptêmes de l'empereur Constantin. Les personnes intéressées pourront retrouver facilement les références de ces articles en consultant la [Table des Matières](#) des *Folia Electronica Classica*.

Le sujet abordé dans le présent article est assez différent. Il concerne la vision que Jean donne d'une de ces tribus d'origine diverse qui, dans l'Antiquité tardive, à l'époque dite « des grandes invasions », ont pénétré dans l'Empire romain et contribué à le démembrer pour en faire surgir un monde nouveau. Ces tribus sont nombreuses, depuis les Francs jusqu'aux Lombards, en passant par les Suèves, les Alains, les Alamans, les Burgondes, les Ostrogoths, les Wisigoths et d'autres encore. Nous avons choisi les Vandales qui, depuis la fin du XVIIIe siècle, jouissent du triste privilège d'avoir servi à créer le mot « vandalisme », qui leur a donné une réputation qu'ils ne méritaient pas plus que les autres envahisseurs de l'Empire.

Après une très courte introduction de type bibliographique, le présent article comprendra deux parties. La première, la plus courte, intitulée *Les Vandales dans l'Histoire*, résumera très brièvement la position des historiens d'aujourd'hui. Il nous est

---

<sup>1</sup> P. COURROUX, *L'Écriture de l'histoire dans les chroniques françaises (XIIe-XVe siècle)*, Paris, 2016, 1024 p., où sont étudiés cinq chroniqueurs : Benoît de Sainte-Maure, Philippe Mousket, Froissart, Monstrelet et Jean d'Outremeuse (pour son *Myreur des Histors*).

en effet apparu indispensable de rappeler le point de vue moderne avant de présenter les positions de Jean d'Outremeuse.

Celles-ci feront l'objet de la seconde partie, intitulée *La vision des Vandales dans le « Myreur des Histors »*. C'est la plus longue, la plus complexe et la plus difficile aussi, car – on le verra – le texte de Jean est morcelé, peu structuré et pas toujours très clair. Elle mettra en évidence sa manière de travailler. Nous utilisons à dessein l'expression « manière de travailler ». Le terme « méthode » – le lecteur s'en rendra très vite compte – serait inadéquat. Dans sa présentation des Vandales, Jean ne fait guère preuve de méthode.

Un mot encore à propos des passages du chroniqueur sur lesquels nous allons travailler et qui sont écrits en moyen français. Nous les avons régulièrement cités en français moderne, en utilisant la traduction que nous avons donnée avec Anne-Marie Boxus, en même temps que le texte original, dans la [Bibliotheca Classica Selecta](#) louvaniste. Le lecteur qui souhaiterait disposer d'un contexte plus large que celui de la citation ou consulter le texte original pourra toujours s'y référer.

[\[Plan\]](#)

## BRÈVE DOCUMENTATION SÉLECTIVE

### Quelques textes anciens importants

- \* Victor de Vita, *Histoire de la persécution vandale en Afrique*. Texte établi, traduit et commenté par Serge Lancel, Paris, 2002, 414 p. (Collection des Universités de France. Série latine, 368)
- \* Procope de Césarée, *La Guerre contre les Vandales (Guerres de Justinien, Livres III et IV)*, traduction Denis Roques, Paris, 2009, XVIII et 286 p. (Coll. La Roue à livres, n. 6)

### Généralités

- \* Christian Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, 455 p.
- \* Serge Lancel, *Victor de Vita et son œuvre : étude critique*, Alger, 1954, 111 p.
- \* Serge Lancel, *Victor de Vita, témoin et chroniqueur des années noires de l'Afrique romaine au Vème siècle*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, t. 144, 4, 2000, p. 1199-1219 [\[Toile\]](#)
- \* Serge Lancel, *L'Afrique vandale* (Conférences Clio, Voyages culturels 2002) [\[Toile\]](#)
- \* Yves Modéran, *Les Vandales et l'Empire romain*, Paris, 2014, 302 p. (Civilisations et cultures)

## Quelques sites sur la Toile

[4966 martyrs d'Afrique](#) — [Hunéric](#) — [Royaume vandale](#) — [Guerre des Vandales](#) — [Bélisaire](#) — [History of the Vandals](#)

[[Plan](#)]

## PREMIÈRE PARTIE

### LES VANDALES DANS L'HISTOIRE (selon Serge Lancel)

On ne trouvera pas ci-dessous un dossier détaillé sur l'histoire des Vandales au Moyen Âge, mais une simple synthèse des positions modernes sur le sujet. Comme nous ne sommes ni spécialiste des Vandales, ni même médiéviste, nous ne l'avons pas rédigée nous-même, nous l'avons empruntée. Elle s'inspire en effet pour l'essentiel – très étroitement, pour ne pas dire textuellement – d'une conférence faite par Serge Lancel en 2002 dans le cadre des *Voyages Clio*, intitulée « L'Afrique vandale » et qui a été publiée sur le site [Clio. Voyages culturels](#). Elle nous a paru exprimer fort bien les positions des chercheurs modernes.

Nous nous sommes permis d'en reprendre le texte, en l'adaptant parfois très légèrement sur des points secondaires. Le lecteur nous pardonnera de ne pas avoir utilisé le système des guillemets qui aurait permis l'identification détaillée et précise de ce qui revient au conférencier, mais qui aurait lourdement surchargé la présentation générale.

Nous nous sommes dit que les lecteurs particulièrement intéressés par le sujet pourraient facilement se reporter au texte de la conférence publiée sur la Toile, ou consulter les travaux récents et très approfondis, comme ceux de Serge Lancel et d'Yves Modéran que nous avons donnés dans la *Documentation sélective*.

#### 1. Leur origine et leur parcours avant leur installation en Afrique (selon Serge Lancel)

Les Vandales sont une tribu ou un groupe de tribus germaniques orientales, qu'on voit apparaître pour la première fois au III<sup>e</sup> siècle de notre ère dans le Sud de l'actuelle Pologne. Divisés en deux groupes au moins, les Hasdings et les Sillings, ils n'ont avec l'Empire romain que des contacts relativement superficiels.

Ils ne semblent pas avoir joué un rôle important dans les invasions barbares avant le tout début du Ve siècle. Ils ne traversèrent en effet le Rhin qu'en décembre 406 de notre ère, près de Mayence, en même temps que les Alains et les Suèves. Ces Vandales, après avoir largement dévasté la Gaule pendant trois ans, passèrent les

Pyrénées et, en 411, se partagèrent les provinces de la péninsule espagnole, les Sillings occupant la *Baetica* (la Bétique, au sud), les Alains la *Lusitania* (la Lusitanie, à l'est), les Hasdings et les Suèves la *Gallaecia* (la Galice, au nord-est).

Aux alentours de 416 probablement, une force mixte de Romains et de Goths détruisit les Sillings et affaiblit tellement les Alains que les Alains survivants fusionnèrent avec les Hasdings. Depuis lors les chefs du nouveau groupe porteront officiellement le titre de « rois des Vandales et des Alains ». Pour notre part, nous parlerons simplement de Vandales.

Sous le roi Gundéric, qui régna de 407 à sa mort en 428, les Vandales s'installèrent dans l'Espagne du Sud. Puis, sous le successeur de Gundéric, nommé Genséric, ils passèrent dans le Nord de l'Afrique en 429. L'Espagne sera alors abandonnée aux Wisigoths et ce sera au tour de l'Afrique romaine, restée jusqu'alors à l'écart des bouleversements, de subir l'influence de ce qu'on a appelé les « grandes invasions ».

[\[Plan\]](#)

## **2. Genséric, fondateur du royaume vandale d'Afrique (428 à 477) (selon Serge Lancel)**

Genséric passe pour le fondateur du royaume vandale d'Afrique, qu'il dirigera de 428 à sa mort en 477. Voici les moments principaux de son règne.

### **2a. L'invasion de l'Afrique du Nord (selon Serge Lancel)**

Venu d'Espagne, le groupe d'envahisseurs vandales (quelque 80.000 hommes, femmes et enfants) progressa sans résistance à travers le Nord du Maroc d'aujourd'hui et les deux tiers de l'actuelle Algérie. Il ne s'arrêta pas dans ces territoires déjà coupés du pouvoir impérial et infiltrés par des tribus insoumises. Leur but était, plus à l'Ouest, les riches provinces romaines de la Numidie, de l'Afrique Proconsulaire et de la Byzacène (l'Est algérien d'aujourd'hui ainsi que le Nord et le Centre de l'actuelle Tunisie).

Ils entrèrent en Numidie au printemps 430 sans rencontrer de véritable opposition, sinon peut-être à Constantine. Un peu plus loin, le chef de l'armée romaine d'Afrique, le comte Boniface, représentant l'autorité impériale dans la province d'Afrique, tenta de s'opposer à leur passage avec les forces qu'il avait encore à sa disposition, mais il fut défait et se réfugia avec les débris de ses troupes dans les murs d'Hippone (Bône, aujourd'hui Annaba), la ville épiscopale de saint Augustin, lequel mourut au troisième mois du siège, le 28 août 430.

Les Vandales n'avaient pas encore obtenu tout ce qu'ils voulaient (Carthage, la capitale, par exemple leur échappait encore), mais ils étaient présents en terre

d'Empire, au milieu des importantes populations romano-africaines installées en Afrique depuis des siècles. Et le pouvoir romain qu'il trouvait en face d'eux était théorique, peu présent et vacillant.

[\[Plan\]](#)

### **2b. Un premier traité : les Vandales reçoivent le statut de « fédérés » et Genséric devient vassal des Romains (selon Serge Lancel)**

Rome va alors composer et utiliser avec les Vandales la formule qu'elle avait souvent appliquée à d'autres groupes d'envahisseurs. Au début de 435 de notre ère, Valentinien III, l'empereur d'Occident qui se trouvait alors à Ravenne, envoie un de ses délégués à Hippone pour signer un accord avec le roi vandale Genséric. Les Vandales reçoivent le statut de « fédérés » (= alliés des Romains en quelque sorte) et l'empereur leur « donne à habiter » les terres où ils se trouvaient alors, avec la condition, acceptée sous serment par le chef barbare, que celui-ci s'en tiendrait là, et notamment qu'il ne voudrait pas occuper d'autre territoire.

Les habitants de l'Afrique du Nord, les Romano-Africains, demeuraient théoriquement les sujets de l'empereur. Genséric devenait en quelque sorte un vassal des Romains. Mais cette situation ne dura pas.

[\[Plan\]](#)

### **2c. La rupture avec Rome – Le nouveau traité consacrant la montée en puissance du royaume vandale – Sa reconnaissance par Rome – La mort de Genséric (selon Serge Lancel)**

Quatre ans plus tard, à l'automne 439, au mépris de la parole donnée, Genséric s'empare de Carthage, sans coup férir. Puis, par des conquêtes territoriales nouvelles, il porte un coup dévastateur à la puissance impériale. En outre, il entame la construction d'une flotte importante dont il fera un large usage dans la suite. En un mot, il se libère lui-même de la suzeraineté romaine.

Cela donne lieu à la signature, en 442, toujours sous Valentinien III, d'un nouveau traité entre Genséric et les Romains. Cette fois, l'ex-Afrique romaine est officiellement partagée entre l'Empire et le roi vandale. Genséric voit reconnaître ses nouvelles possessions (Tunisie du Nord, Byzacène, Algérie orientale). Il occupe dès lors une bonne partie de l'ancienne Afrique romaine. Ne restent terres d'Empire que les vastes étendues des Maurétanies (Algérie centrale et occidentale).

Mais ce partage lui-même sera provisoire, car, à la mort de Valentinien III en 455, tout va être remis en question.

Maître de la mer, Genséric va en effet, cette année-là, attaquer et piller Rome (le sac de Rome par les Vandales en 455 est resté célèbre). Il met aussi la main sur la partie d'Afrique qui lui avait échappé lors de la signature du traité de 442. Et sur mer cette fois, grâce à sa flotte importante, il annexe la Corse, la Sardaigne, les Baléares et une partie de la Sicile.

Pour montrer la puissance acquise par Genséric, signalons qu'il fit également échec à des opérations militaires organisées par Byzance et visant à le renverser, conduites l'une, en 460, par l'empereur Majorien, l'autre, en 468, par Flavius Basiliscus, qui sera très brièvement empereur plus tard (475-476). À cette dernière occasion, Genséric détruisit la flotte byzantine envoyée contre lui. Précédemment (461-467), il avait dévasté le Péloponnèse.

En 474 (ou 476), il finit par obtenir, dans un traité de paix, la reconnaissance par l'Empire romain d'Orient de toutes ses possessions.

Le vieux roi vandale, qui ne sera jamais égalé par ses successeurs, meurt octogénaire de cause naturelle le 25 janvier 477 et est inhumé à Utique. Il est remplacé sur le trône par son fils Hunéric, qui régna de 477 à 484.

[\[Plan\]](#)

### **3. Le sort du royaume vandale : éléments institutionnels, situation économique et problèmes religieux (selon Serge Lancel)**

Désormais, les rapports entre le puissant État vandale et l'Empire romain ont perdu toute trace de vassalité. Les Vandales maintiendront toutefois des relations diplomatiques avec l'Empire, mais dénuées de tous signes de la moindre allégeance politique.

Ils conservèrent, mais à leur profit, beaucoup d'institutions calquées sur le système que les Romains avaient mis en place. Ainsi par exemple, ils jugèrent opportun de maintenir des gouverneurs locaux dans leurs provinces, ainsi qu'une administration romano-africaine, mais en la contrôlant étroitement et en la cantonnant dans ses compétences judiciaires et financières. À Carthage résida toujours un proconsul, mais avec le titre de *proconsul Carthaginis*, sans référence à l'ancienne autorité impériale. Par contre, très tôt, dès 439, en matière de chronologie, le système de datation en vigueur dans l'État vandale ne fut plus celui utilisé partout ailleurs dans l'Empire, mais celui des années de règne des rois vandales. Il faut y voir une forte manifestation de souveraineté.

Il ne faudrait pas penser que le royaume vandale s'était fortement appauvri. Économiquement, il était resté largement ouvert sur l'ensemble du monde méditerranéen, dans lequel il continuait à écouler sa production de blé et d'huile. Les

preuves de prospérité intérieure sont manifestes et tangibles (constructions nouvelles, aménagements portuaires, développement à Carthage de nouveaux faubourgs au-delà des murailles de Théodose). À l'actif des Vandales, qui avaient adopté facilement le mode de vie romano-africain et ses commodités, on pourra même mettre, sous Gunthamund (484-496), le successeur d'Hunéric (477-484), la construction de thermes, en particulier dans la banlieue de Carthage.

Reste toutefois un dossier assez lourd, celui des rapports des maîtres vandales avec leurs sujets romano-africains sur une question facilement génératrice de conflits dans l'Antiquité tardive comme de nos jours, à savoir la religion.

Car si les uns comme les autres étaient en leur immense majorité – pour ne pas dire unanimement – chrétiens, les Vandales professaient une foi « arienne », qui nie la divinité du Christ, alors que les Romano-Africains étaient fidèles au symbole de Nicée, qui reconnaissent une égalité de nature et de puissance divine aux trois composantes de la divine Trinité. Les deux positions étaient farouchement opposées l'une à l'autre.

À partir de 430 et du règne de Genséric (428-477), l'Afrique souffrit de la part de ses nouveaux maîtres une persécution violente et quasi constante, dont un texte écrit vers 486, à savoir *l'Historia persecutionis Africanae provinciae* de Victor de Vita, évêque en Byzacène, a laissé une chronique amère, très dure, mais sans doute véridique au moins dans ses grandes lignes. Le pic de cette persécution fut atteint sous le règne de Hunéric dans les années 482-484 : la coercition brutale, par les emprisonnements, les exils, souvent aussi par les supplices, frappa les catholiques.

Elle n'atteignit pas seulement le clergé, dépossédé de ses édifices culturels et déporté en masse chez les Maures aux marches occidentales et méridionales du royaume, elle s'appliqua aussi aux simples fidèles, soumis à des « dragonnades » menées par le clergé arien et sommés d'apostasier sous peine d'exil et de confiscation des biens.

Dans un article, publié dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* (2010, p. 1209, cfr [supra](#)), Serge Lancel présentera ainsi le contenu de cette *Historia persecutionis Africanae provinciae* de Victor de Vita :

« [une] chronique, étalée sur une cinquantaine d'années, de la résistance, au sein d'une communauté persécutée pour des raisons religieuses, d'une minorité attachée à sa foi jusqu'au martyre, et en particulier de toute une Église ; quelques dizaines de milliers de personnes tout de même. En somme, une histoire à l'intérieur d'une autre. [...] Le propos de Victor, clairement exprimé dans son Prologue, était exclusivement de faire le récit des différents épisodes d'une longue persécution. Ce récit met en scène trois groupes d'acteurs : les Vandales, les Maures, et ceux qui sont désignés sous l'appellation constante de *Romani*. Victor, qui n'emploie jamais le terme d'*Afri*, entend par là les Romano-Africains de langue et de culture latines – et plus particulièrement de civilisation urbaine –, et de culte catholique. »

On reviendra plus longuement sur cette chronique et sur ces persécutions dans la seconde partie de notre article.

La mort du roi Hunéric n'apaisa pas les tensions religieuses. Des textes montrent que la persécution sévit encore sous les successeurs d'Hunéric, les rois Gunthamund/Gondéric (484-496) et Thrasamund/Trasamond (496-523), mais avec des rémissions et moins de violence généralisée.

[\[Plan\]](#)

#### **4. La fin du royaume vandale (Hildéric, 523-530 et Gélimer, 530-534) (selon Serge Lancel)**

La fin du royaume fut assez rapide. Il y a d'abord le fait que les Vandales, établis dans les villes, après avoir confisqué les grands domaines, perdent leurs qualités guerrières.

Mais il y a surtout Justinien le Grand, qui règne à Byzance de 527 à 565. Il décide de reprendre en main les choses de l'empire d'Orient, et notamment de mettre fin au royaume vandale. En 533, un de ses généraux, Bélisaire, débarque en Byzacène, marche sur Carthage et bat les Vandales de Gélimer qui se rend en 534. L'Afrique devient alors byzantine.

\*

Quittons maintenant l'histoire du monde vandale, telle que vient de la décrire Serge Lancel, et ouvrons le *Myreur des Histors* pour y examiner l'image que Jean d'Outremeuse se fait de cette histoire et veut en donner. Elle sera surprenante à plusieurs égards.

[\[Plan\]](#)

## DEUXIÈME PARTIE

### LES VANDALES DANS LE *MYREUR DES HISTORS*

Notre analyse va suivre la démarche de Jean d'Outremeuse en s'arrêtant à chaque notice mentionnant des Vandales. Le chroniqueur sera toujours cité, non pas dans le texte en moyen français du *Myreur* mais dans la traduction en français moderne que nous avons publiée, avec Anne-Marie Boxus, dans la [Bibliotheca Classica Selecta](#). Les références précises seront toujours données, pour la facilité du lecteur qui souhaiterait vérifier la traduction ou avoir une vue d'ensemble du contexte. Certains passages des citations sont en italiques : ils correspondent aux notes marginales qui, dans les manuscrits, très souvent résument le texte.

Avant d'aller plus loin, précisons encore un élément important.

La chronologie du chroniqueur n'étant pas exactement la nôtre, il nous a paru utile, dans certains développements, de bien marquer la différence entre une date fournie par Jean (an 540 de l'Incarnation) et une date de notre calendrier (an 540 de notre ère). Les différences sont parfois importantes. Pour donner un seul exemple, Jean (*Myreur*, II, 166) fait mourir Clovis en l'an 468 (de l'Incarnation), alors qu'il est mort en l'an 511 (de notre ère). Il anticipe donc le décès de 43 ans, près d'un demi-siècle. Des écarts de ce genre ne sont pas rares dans le *Myreur* et peuvent avoir une grande influence sur le récit des événements.

#### **1. Le rapprochement, pour ne pas dire la fusion, ou l'identification, des Vandales et des Huns (*Myreur*, II, 17-18 et II, 53)**

La première apparition des Vandales dans le *Myreur* est surprenante. Jean d'Outremeuse les rapproche explicitement des Huns. On serait même tenté de dire qu'il les identifie aux Huns<sup>2</sup>.

Mais – plus surprenante encore – est l'idée qu'il se fait de l'origine des Huns, une idée très particulière qu'il semble d'ailleurs être le seul auteur à proposer. Il voit en eux des Juifs, qui, chassés de leur patrie par les empereurs romains, n'avaient plus osé rester à Jérusalem et étaient partis au nombre de 12.000 se réfugier en Chine (Cathay).

Sa formulation est très claire :

---

<sup>2</sup> Nous avons étudié en détail la question des Huns dans un [article](#) des *FEC*, t. 41, 2021 intitulé *Jean d'Outremeuse et les Huns* auquel nous renvoyons le lecteur intéressé. Cet article aborde aussi la question de Gog et de Magog. On y verra que le chroniqueur défendait déjà la thèse de l'origine juive des Huns et celle de leur séjour en Chine dans sa *Geste de Liège* (vers 3685-3760), écrite bien avant *Ly Myreur*.

**[II, 17]** [*L'origine des Huns*] Beaucoup de gens parlent des Huns : qui ils étaient, de quel pays ils venaient. Plusieurs historiens le font sans connaître la vérité ; mais, selon les plus crédibles, ces Huns étaient des Juifs. [*Ils demeurèrent d'abord à Cathay, près de Gog et Magog*] Nous avons raconté ci-dessus que les Juifs furent de nombreuses fois pourchassés : au temps de l'empereur Claude (cfr I, 450), et à l'époque des empereurs Titus (I, 475-479) et Hadrien (I, 542-550). Quand ils n'osèrent plus rester à Jérusalem, ils furent au moins douze mille à fuir en Chine, bien loin, près des monts de Gog et Magog.

La citation se prolonge (en II, 18) par la liste de leurs rois, que nous épargnerons au lecteur, pour passer directement au sixième. Selon Jean, il s'appelle Hunus et son rôle dans la suite de l'histoire des Huns est très important. D'abord il a donné son nom à son peuple – Jean a très souvent recours au système de l'éponymat –, mais il a fait beaucoup plus en exécutant un ordre divin reçu pendant son sommeil.

**[II, 18]** [*Hunus, sixième roi*] Ce Judas eut un fils, nommé Hunus, qui devint roi après son père. Il commença à régner en l'an 238 de l'Incarnation et son règne dura soixante-deux ans.

[*Ce Hunus vit en rêve qu'il détruisait la Germanie*] Ce Hunus eut une vision dans son sommeil : une voix lui dit que Dieu lui ordonnait de prendre son peuple, de traverser la mer et de détruire toute la Germanie et la Gaule. Le lendemain, le roi Hunus fit venir ses gens devant lui et leur dit ce que Dieu lui avait commandé. Ses hommes s'en réjouirent beaucoup, car il leur semblait qu'ils étaient maintenant assez nombreux pour se venger de la honte que les Romains avaient infligée à leurs ancêtres en les chassant de la terre promise. Ils conseillèrent au roi Hunus de faire ce que Dieu lui avait commandé.

[*Les Huns quittèrent Cathay et s'embarquèrent*] Alors ils quittèrent le pays de Cathay, emportant avec eux tous leurs biens. Avec femmes et enfants, ils prirent la mer et se mirent à naviguer, jour et nuit, accomplissant là un grand exploit.

[*Pourquoi on les appela Huns*] Ces gens délibérèrent entre eux pour savoir comment ils s'appelleraient, quel nom ils prendraient pour se faire connaître. Ils décidèrent que ce serait celui de leur roi, Hunus. C'est ainsi qu'ils furent appelés Huns, nom qu'ils portèrent aussi longtemps que vécut leur roi Hunus.

Mais pourquoi l'équivalence entre Huns et Vandales ? La suite l'explique, par l'éponymat toujours : Vandalus est le nom du successeur de Hunus. Ce dernier mort, le peuple a simplement pris le nom de son nouveau roi.

**[II, 18]** [*Pourquoi on appela les Huns Vandales*] Après la mort de Hunus et l'avènement de son fils Vandalus, on les appela Vandales, d'après le nom de leur nouveau roi. En fait en général on continua toujours à les appeler Huns.

La dernière phrase est intéressante. Elle montre que Jean lui-même, qui a évidemment inventé cette liaison entre le nom du roi et celui du peuple, est loin d'être très sûr de ce qu'il écrit. Les Huns ne sont pas vraiment devenus des Vandales à la mort de Hunus.

La question du changement de nom réapparaît plus loin dans le *Myreur*, sous une forme un peu différente. En II, 53 en effet, on lit que c'est après le départ de Chine, très exactement en 311 de l'Incarnation, lors d'une défaite en Pannonie, que mourut le roi de l'époque (il n'est pas nommé, mais on peut supposer que c'est Hunus) et que le peuple s'en choisit un nouveau du nom de Vandalus. C'est alors que les Huns furent appelés Vandales.

**[II, 53]** [*Les Huns furent battus en Pannonie et leur roi tué – Ils choisirent Vandalus comme roi*] En 311, les Huns furent battus dans une guerre contre le roi de Pannonie. Le roi perdit beaucoup de gens, mais les Huns furent battus et leur roi tué. Ils s'enfuirent en Russie, et choisirent un autre roi, nommé Vandalus, qui appela ses sujets Vandales.

Quoique les deux passages (II, 18 et 53) ne se recouvrent pas exactement, ils pourraient fort bien se rapporter au même événement. Il n'est pas rare en effet que Jean revienne, avec des données un peu différentes, sur un point qu'il a précédemment traité.

Quoi qu'il en soit, pour lui, la question semble secondaire. Il faut souligner en effet ce qu'il écrivait en II, 18 : « En fait en général on continua toujours à les appeler Huns ». Et c'est effectivement sous le nom de Huns qu'il présentera les expéditions de ce peuple en Égypte et en Russie (II, 58). Il n'abandonnait toutefois pas complètement l'idée d'une identité entre les Huns et les Vandales, quand il écrivait en II, p. 63 (an 327 de l'Incarnation) : « Les Huns, appelés alors Vandales, s'enfuirent en Russie, où ils habitèrent longtemps sans en sortir ».

Pour simplifier les choses, on dira que, pour notre chroniqueur, les Huns, qui doivent leur nom à leur roi Hunus, sont des Juifs qui avaient trouvé refuge en Chine d'où ils étaient repartis en un long périple vers l'Occident pour se venger. Ils sont parfois appelés Vandales, du nom d'un autre de leurs rois, Vandalus. Mais l'appellation de Huns semble la plus courante.

Telle est la position de Jean qui, sur ces deux questions (l'origine juive et l'ambiguïté dans les dénominations), semble originale.

[\[Plan\]](#)

## 2. Les opérations militaires en Italie (Lombardie et Rome) en 426-428 de l'Incarnation : Huns, Goths et Vandales

Plus loin dans le *Myreur* (en II, 131-132, vers l'an 426-427 de l'Incarnation), plus d'une centaine d'années après que les Huns ont trouvé refuge en Russie (en 327 de l'Incarnation), Jean fait resurgir dans son récit les Vandales et les Huns. Toutefois ici, à la différence de ce que nous avons vu plus haut (en II, 18 et en II, 53), il s'agit clairement de deux peuples différents.

Mais avant d'examiner les textes, quelques mots s'imposent pour situer les événements dont il va être question et qui ne se déroulent pas seulement dans un autre temps (on est au début du Ve siècle) mais aussi dans un autre contexte géographique (on est en Italie).

Selon Jean, les Huns sont de retour dans l'empire romain après un énorme périple, que nous ne détaillerons pas. Attila est alors leur roi et – détail qui nous concerne directement – ils ne sont pas seuls, mais accompagnés des Goths de Radagaise et aussi « de gens nommés Vandales ».

**[II, 131]** [*Les Huns revinrent dans l'empire de Rome*] Or tandis que l'empereur [de Rome] rassemblait ses troupes [pour lutter contre les Francs], il apprit que les Huns étaient revenus de ce côté-ci avec leur roi Attila, accompagnés de gens nommés Vandales. Le roi des Goths, Radagaise, les accompagnait avec des forces nombreuses. Tous avaient juré de détruire Rome. Dès lors, l'empereur dut rester à Rome avec toutes ses armées.

La distinction, très nette ici entre les Huns et les Vandales, pourrait surprendre le lecteur. Jean, ne voulant peut-être pas être accusé de contradiction, estime nécessaire de l'expliquer. Elle serait due, selon lui, à ce qui s'était passé après la fuite des Huns en Russie en 327 de l'Incarnation (cfr II, 63, [supra](#)). À cette époque, le groupe « des Huns appelés alors Vandales » (pour reprendre l'expression de Jean) aurait éclaté : les Vandales se rendant en Afrique, les Huns restant en Europe. Mais vers l'an 426-427 de l'Incarnation (II, 131-132), Vandales et Huns se seraient rejoints dans le Nord de l'Italie pour ravager la Lombardie et menacer Rome. Voici le texte en question :

**[II, 131]** Les Vandales s'étaient séparés des Huns vingt-trois ans auparavant. Ils étaient allés dévaster toute la terre d'Afrique, puis, de là, ils étaient revenus dans la région de Lombardie qu'ils ravagèrent complètement. Ils détruisirent Pavie, Pise, Milan et toutes les autres cités. Puis en décembre 427 de l'Incarnation, ils arrivèrent à Rome qu'ils assiégèrent avec violence.

Jean raconte alors (II, 132) la bataille pour Rome, violente et dangereuse. Mais ce qui surprend et étonne, c'est que son récit met tout l'accent sur les Huns, laissant totalement dans l'ombre Goths et Vandales.

**[II, 132]** [*Bataille entre Romains et Huns*] Les Romains décidèrent de sortir de la ville, ce qu'ils firent, avant que les Huns se soient installés. Mais les Huns étaient de rudes guerriers et les Romains ne les trouvèrent pas désarmés. Ils étaient bien cent mille, plus même, et ils se défendirent très énergiquement. La bataille dura jusqu'à la nuit. Les Romains durent alors se retirer, car ils ne voyaient plus rien et les Huns gagnèrent leurs tentes. Les Romains avaient perdu plus de vingt mille hommes, sans compter les innombrables blessés. Tous furent stupéfaits de voir les Huns si nombreux et Attila, ce vieillard fou, accomplir ses méfaits sans aucune pitié. Les Romains mirent plus de douze jours avant d'oser sortir de la ville, car presque tous étaient blessés.

Les opérations militaires se termineront après un miracle accompli par Dieu à la demande du pape le 4 janvier 428 de l'Incarnation. Il aboutira à la défaite totale des assaillants et en particulier à la mort d'Attila, le roi des Huns.

**[II, 132]** Pendant ce temps, l'empereur alla demander au pape [Célestin Ier, selon Jean] de prier Dieu pour qu'il leur accorde la victoire. Le pape réunit en consistoire son collège et son clergé, priant Dieu d'accomplir pour son peuple un miracle si évident que les païens en tiendraient compte et le priant aussi de protéger ses hommes de tout malheur et de tout danger en leur donnant la victoire.

**[II, 132]** [*Le roi Attila fut tué par la foudre et ses gens s'enfuirent*] Alors le 4 janvier de l'an 428, Dieu accomplit un miracle, car la foudre tomba au milieu de l'armée des Huns et ne blessa personne, sauf le roi Attila qui fut réduit en cendres. Alors, ses troupes se mirent à fuir et prirent la mer ; mais un orage les surprit et les noya tous, sans que personne n'en réchappe. Alors le pape entendit une voix lui disant que toute la troupe des Huns avait complètement péri en mer et que Dieu n'avait pas voulu les foudroyer en même temps qu'Attila, à cause de la puanteur qu'ils auraient répandue. Là les Huns furent complètement anéantis.

Jean semble toujours ne s'intéresser qu'aux Huns. Pas un mot sur les Goths, qui ont complètement disparu du récit. Ils représentaient manifestement une quantité négligeable pour le chroniqueur.

Jean ne précise pas non plus le sort des Vandales, évidemment défaits, eux aussi, comme les Goths et les Huns, si ce n'est qu'il évoque un « fils du roi des Vandales » qui « plus tard » se comportera très mal envers l'Église :

**[II, 132 suite]** Cependant le roi des Vandales eut un fils qui, par la suite, fit beaucoup de mal aux églises de Tournai, de Cambrai et de Douai, et détruisit toutes les cités voisines, qui y étaient rattachées.

Jean fait ainsi entrer en scène un Vandale, et non des moindres semble-t-il, puisqu'il s'agit du fils du roi, un fils que Jean ne nomme pas, pas plus qu'il n'avait nommé son père, manifestement le roi vandale qui accompagnait Attila et qui a dû être tué dans les combats. La notice évoque ensuite avec une certaine précision le rôle que ce fils aurait joué – « par la suite » – dans le domaine religieux.

Ce dernier passage est difficile à remettre en situation, le problème étant que, dans la réalité de l'histoire, à l'époque du récit de Jean (début du Ve siècle), les Vandales, en ce compris bien sûr le fils du roi tué dans le combat pour Rome, auraient été bien incapables de s'en prendre aux églises de Tournai, de Cambrai et de Douai. Les Vandales « historiques », les vrais, se trouvaient alors en Afrique du Nord. Et s'ils devaient s'en prendre à une Église, c'est à celle de l'Afrique du Nord, ce qu'ils firent effectivement, on le verra. Bref, la notice qui évoque Tournai, Cambrai et Douai n'est absolument pas « en situation ».

\*

Mais le rôle du fils n'est pas le seul problème qui se présente au commentateur. C'est l'ensemble de l'épisode italo-romain des p. 131-132 qui n'est pas simple à comprendre et à interpréter. Quel rapport peut-il avoir avec l'Histoire ? Quelle intention Jean d'Outremeuse poursuit-il ? Et il ne faut pas oublier les Vandales. Quel est leur rôle exact ? Que viennent-ils faire dans cet épisode ?

Procédons par ordre.

La structure du récit d'abord. L'accent est clairement mis sur les Huns et sur leur roi Attila, et les zones particulièrement menacées sont d'une part la Lombardie, avec Pavie, Pise et Milan, d'autre part Rome. C'est aussi la fin d'Attila, entendez sa mort.

Dans pareil récit, il est difficile de ne pas voir le reflet, profondément transformé (on y reviendra), d'une des deux seules attaques historiques lancées par Attila dans la *pars occidentalis* de l'Empire, attaques géographiquement limitées, qui provoquèrent l'une et l'autre d'importantes destructions mais qui tournèrent court assez vite. La première en 451 de notre ère visait la Gaule. Elle conduira à la destruction de plusieurs cités gauloises mais elle échouera à la bataille des Champs Catalauniques et provoquera le retour d'Attila dans son pays. La seconde, qui eut lieu l'année suivante, en 452, visait l'Italie. C'est vraisemblablement d'elle que s'inspire ici Jean d'Outremeuse. Elle a été présentée dans notre [article](#) des *FEC* 2021. Reprenons ici les éléments historiques essentiels.

En 452 de notre ère, Attila s'est emparé d'un certain nombre de cités du Nord de l'Italie (notamment et vraisemblablement Aquilée, Milan, Pavie, Padoue), mais, mis à part des noms de villes, on dispose de peu d'informations fiables. La question intéressante est évidemment la descente sur Rome. Attila a-t-il attaqué Rome ? La réponse est non. Il aurait eu l'intention de le faire, mais il ne le fit pas. Les siens l'en

auraient peut-être détourné. Les Romains, apprenant son projet, auraient-ils tenté de négocier la paix avec lui. On ne le sait pas avec certitude. Quoi qu'il en soit, il n'y eut pas dans l'Histoire d'attaque de Rome par Attila. Celui-ci, « après avoir mis un terme à la fureur de son armée, retourna d'où il était venu et s'en alla de nouveau au-delà du Danube après avoir promis la paix » (Jordanès, XLIII, 223). On ne connaît pas les véritables raisons de ce changement.

Quant à la mort d'Attila, elle n'a rien à voir avec ce que Jean raconte ici. Dans l'Histoire, elle se produisit l'année suivante en 453 la nuit de ses noces avec une nouvelle épouse, une jeune fille nommée Ildico, dans des circonstances un peu sordides que décrit Jordanès (XLIX, 254). La réalité est donc très loin du récit de Jean d'Outremeuse, mais on sait que le chroniqueur a la curieuse habitude, dans son *Myreur*, de « retravailler » la mort d'un certain nombre de personnages de son récit.

Bref, si la descente des Huns sur la Lombardie et la prise par Attila de certaines villes importantes peuvent être considérées comme correspondant à des données historiques, l'attaque d'Attila sur Rome a été entièrement imaginée par Jean d'Outremeuse, tant dans son déroulement que dans ses conséquences. Et – détail important – elle a échoué. Jean liera d'ailleurs la mort d'Attila à sa tentative de s'emparer de la ville. En d'autres termes, c'est parce qu'il a voulu prendre Rome qu'il est mort, foudroyé.

\*

Sur un plan plus général, à propos de cette « non-prise » de Rome, on observera, combien l'auteur du *Myreur* se fait discret en ce qui concerne les prises de Rome par les « Barbares ». Ainsi Jean a parlé (en II, 92 et 103) du roi Wisigoth Alaric Ier, mais sans signaler qu'il avait pillé la ville en 410 de notre ère. Mieux encore, si l'on peut dire, les Vandales eux-mêmes, en 455 de notre ère, dans la véritable Histoire donc, ont, sous la conduite de leur roi Genséric, attaqué et pillé la ville de Rome, dans un sac resté célèbre, autant que celui d'Alaric Ier et ses Wisigoths en 410. Jean n'en souffle mot.

Ne serait-il pas possible, dans ces conditions, de lire le récit de II, 132 sur la bataille pour Rome comme une sorte de « réponse » de Jean d'Outremeuse, une sorte de « négation » de l'événement historique de la prise et du sac de la ville par Genséric, une manière subtile de dire : « voici comment les choses se sont passées ».

Ce n'est qu'une suggestion bien sûr, mais les événements racontés par Jean en II, 132, datés par lui des années 427-428 de l'Incarnation et concernant la Lombardie et Rome, ne pourraient-ils pas avoir été liés à la descente historique d'Attila en Italie en 452 de notre ère ?

Dans cette perspective, entendez si les Huns sont bien à leur place au centre du récit, la présence des Goths et des Vandales ne seraient que des éléments rapportés, des enjolivements en quelque sorte, plus ou moins travaillés par le chroniqueur et pas

toujours bien à leur place, historiquement parlant. C'est très net pour les Vandales qui, à cette époque, ne peuvent absolument pas se trouver en Italie. Ce l'est aussi pour le personnage historique de Radagaise (Radagaisus, Radogast), un chef barbare que plusieurs auteurs anciens (p.ex. Paul Diacre, *Histoire romaine*, XII, 12 et Augustin, *Cité de Dieu*, V, 23) appellent « roi des Goths » et qui, allié à Alaric, envahit le nord de l'Italie avant d'être refoulé par Stilicon en 406 de notre ère.

Revenons un instant sur la question des dates. L'attaque d'Attila sur l'Italie et sur Rome, avec l'aide des Goths et des Vandales, est placée par Jean dans les années 427-428 de l'Incarnation. Elle a eu lieu en 452 de notre ère. Les Goths de Radagaise ont été stoppés par Stilicon en 406 de notre ère. Les Vandales, si on les interprète comme les forces de Genséric, ont pillé Rome en 455 de notre ère. Il n'est pas rare chez Jean d'Outremeuse, dont la chronologie ne correspond pas toujours à la nôtre, que des événements qu'il présente dans son récit comme contemporains ne le sont pas en fait pour nous. Il est capable de « montage », pas toujours facile à décoder.

\*

Quoi qu'il en soit, après ce long détour, il est temps de revenir au sujet même de cet article pour dire que les Vandales n'ont strictement rien à faire dans l'épisode italien tel qu'il est décrit dans le *Myreur*, II, 131-132. La notice de la p. 131, qui évoque Tournai, Cambrai et Douai, n'a historiquement parlant aucune valeur. Au début du Ve siècle, les Vandales réels ne se trouvaient pas dans le Nord de l'Europe mais dans le Nord de l'Afrique. Jean d'Outremeuse est dans l'erreur.

Et le plus surprenant pour nous peut-être, c'est qu'il aurait dû le savoir. Quelques pages plus loin en effet, il va raconter lui-même, sinon l'Histoire des Vandales de cette période, du moins comment il la voit.

[\[Plan\]](#)

### 3. Le royaume vandale d'Afrique du Nord, les rois, les questions religieuses

C'est en II, 138 que Jean fait intervenir les Vandales. Il raconte les événements de l'an 440 de l'Incarnation :

**[II, 138]** Cette année-là, le roi des Vandales Genséric rassembla ses hommes, pénétra en Afrique et se mit à saccager le pays, brûlant de nombreuses cités. Il assiégea la ville d'Hippone, dont saint Augustin était l'évêque. Mais le roi de Perse, devenu chrétien récemment, vint le secourir et tua le roi des Vandales et ses gens. Néanmoins la peur frappa si fort saint Augustin qu'il en mourut.

Manifestement sa présentation des Vandales n'est guère structurée. Son texte ne contient pas la moindre référence aux passages que nous venons d'analyser sur les guerres des Vandales en Italie (II, 131-132), un peu comme si ces événements, pour Jean, n'avaient jamais existé, comme s'il s'agissait d'autre chose.

Quoi qu'il en soit, le texte de II, 138 est clair et précis. Jean place son lecteur en Afrique du Nord en 440 de l'Incarnation, à l'époque d'Augustin d'Hippone et du roi vandale Genséric. Cela ne signifie toutefois pas que ces informations soient correctes.

La chronologie d'abord n'y trouve pas tout à fait son compte. Dans l'Histoire en effet, les Vandales sont entrés en Numidie au printemps 430 de notre ère et saint Augustin est mort lors du siège de sa cité épiscopale, très exactement le 28 août 430 de notre ère. Mais ce point est accessoire : un écart de dix ans entre la chronologie de Jean et la nôtre ne doit guère étonner.

Le reste du contenu est plus discutable. L'Histoire en effet ne connaît aucune intervention d'un « roi de Perse » devenu chrétien qui serait venu secourir le saint évêque, « en tuant le roi des Vandales et ses gens ». Cette fin de Genséric est totalement inexacte. Dans l'Histoire, Genséric installera définitivement son royaume et mourra de mort naturelle en 477 de notre ère après avoir régné quelque 50 années (428-477). Il n'est pas rare que Jean transforme la manière dont sont morts ses personnages.

\*

Mais le texte de Jean révèle bien autre chose, à savoir que le chroniqueur ne semble pas avoir d'idées précises sur les Vandales historiques. On vient de voir que ses développements sur l'origine des Vandales, sur leurs liens avec les Huns, sur leur descente en Italie en direction de Rome ne « tenaient pas la route », historiquement parlant. On constate ici, en II, 128, que Jean, s'il mentionne bien leur installation en Afrique du Nord, semble tout ignorer de ce qui a précédé cet événement. Pas un mot sur leur origine lointaine, sur leur arrivée relativement tardive dans l'empire romain, sur leur traversée rapide de la Gaule, sur leur longue occupation de l'Espagne, tous ces éléments qui ont été évoqués dans notre rappel historique. Pour faire bref, on dira que les Vandales n'acquiescent pour lui un peu de couleur historique qu'au moment où ils entrent en Afrique du Nord, s'emparent du pays qu'ils dévastent et se rendent en quelque sorte responsables du décès de saint Augustin d'Hippone. Cette absence d'intérêt est frappante.

\*

Jean reviendra sur les Vandales un peu plus loin dans le *Myreur*, d'abord en II, 174, et cette fois encore – nouveau défaut de structuration – sans renvoyer à ce qu'il avait écrit précédemment en II, 138. Le nom qu'il donne ici à leur roi est Hunéric. Dans l'Histoire, c'est le fils et le successeur de Genséric mais Jean ne cite pas cette filiation. Par ailleurs, le début de son texte donne même l'impression qu'à ses yeux le règne des

Vandales en Afrique a commencé avec Hunéric. Un peu comme s'il avait oublié ce qu'il avait écrit sur les Vandales quelque 40 pages plus haut. Toujours le manque de structuration.

Mais le plus important est que le chroniqueur, à partir d'ici, ne fournira plus sur les Vandales que des aspects négatifs, une allusion bien sûr à des destructions et à des dévastations, mais essentiellement des conflits religieux, qui iront jusqu'à de véritables persécutions. Plusieurs passages du *Myreur* vont y faire allusion.

Un premier passage, qui cite le roi Hunéric, donne le ton :

**[II, 174]** [*Les Vandales - Grande persécution contre les chrétiens*] En l'an 484 de l'Incarnation commencèrent à régner, dans certaines parties de l'Afrique, des gens appelés Vandales. Ils avaient un roi du nom d'Hunéric. Ces Vandales dévastèrent beaucoup de terres et de beaux pays en Afrique. En particulier, ils s'attaquèrent à la Sainte-Église et aux chrétiens, provoquant d'horribles dégâts. [...]

Il est suivi par un bref développement censé illustrer cette persécution :

**[II, 174]** [*Beaucoup d'évêques furent envoyés en exil*] En 485, au mois de mai, le roi des Vandales réunit en Afrique un concile de quatre cent quarante-quatre évêques, pour établir une paix solide avec eux. C'est ce qu'il leur avait fait savoir ; mais, quand ils furent tous ensemble, il les envoya très durement en exil. La Sainte-Église se trouva et resta fort clairsemée, et le service divin fut vilainement empêché.

À quoi Jean pourrait-il faire allusion ici ? Il est parfois difficile d'interpréter ses notices mais, dans le cas présent, on possède heureusement (cfr [supra](#)) un long document très précieux, intitulé *l'Historia persecutionis Africanae provinciae* et écrit vers 486 de notre ère par Victor de Vita, évêque en Byzacène. C'est une chronique amère, très dure, mais sans doute véridique au moins dans ses grandes lignes, qui décrit la persécution des catholiques à l'époque de Genséric et d'Hunéric, sous le règne duquel d'ailleurs fut atteint le pic de cette persécution, précisément dans les années 482-483 de notre ère. Cette *Historia* décrit en détail la coercition brutale (confiscation des biens, emprisonnements, exils, supplices de toute sorte) qui, des évêques aux simples fidèles, frappa à cette époque les catholiques qui refusaient d'apostasier et de passer à l'arianisme.

Un épisode de cette persécution est passé dans l'Histoire comme l'épisode des « 4966 martyrs d'Afrique ». Il s'agit du bannissement qui frappa « en bloc la totalité de l'épiscopat et du clergé de la Proconsulaire, soit près de 5000 personnes », dont Serge Lancel, dans son article des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 2010, p. 1213-1215 (cfr [supra](#)), raconte le « voyage » en évoquant « l'horreur de ce que notre temps a appelé l'univers concentrationnaire » :

Rassemblés en deux groupes [...], les bannis sont dirigés, sous la conduite de convoyeurs maures, vers la région du Chott el-Hodna, aux confins occidentaux du royaume vandale. Leurs marches, de nuit, pour éviter l'ardeur du soleil, sont un calvaire ; leurs gîtes d'étapes de repoussantes sentines. Beaucoup ne parviendront pas à destination, enterrés à la hâte dans les tombes improvisées creusées dans les bas-côtés de la route.

En ce qui concerne les évêques, Michel Rouche (*Clovis*, Paris, 1996, p. 302) a fait les comptes, qui diffèrent légèrement du chiffre de quatre cent quarante-quatre évêques donné par Jean. Il écrit :

Ils furent ainsi quatre cent soixante-six évêques à prendre à pied le chemin du désert. Ils furent internés dans des baraquements au sud de Gafsa. Quatre-vingt-huit périrent. Les survivants furent rappelés en 487.

On peut raisonnablement penser que c'est cet épisode-là qui a inspiré Jean (II, 174), de près ou de loin, directement ou indirectement. Mais dans son *Myreur*, le chroniqueur n'a pas souhaité être plus explicite et fournir des détails qui nous auraient beaucoup intéressés. Il parle de « concile », un terme qui ne doit toutefois pas faire illusion et dont il serait inutile de chercher la trace dans les *Concilia Africae A. 345 A. 525* de Charles Munier (Turnhout, Brepols, 1974, 429 p. Corpus Christianorum. Series Latina, 149). C'est le terme banal pour désigner une « assemblée ».

\*

Une cinquantaine de pages plus loin (II, 228), une seconde notice évoque également un « concile », des Vandales et des évêques, de lourds sévices et un impressionnant miracle. L'événement semble devoir être daté de 531.

**[II, 228]** [*Des Vandales firent beaucoup de mal à plusieurs évêques en Afrique, et la foudre les tua – Dieu rendit la parole aux évêques qui avaient eu la langue coupée*] En l'an [531 corr. de 521] de l'Incarnation, les Vandales s'étaient réunis ; ils tinrent un concile à Carthage, en Afrique, et dirent qu'ils ne voulaient à aucun moment nuire à la Sainte-Église.

Alors plusieurs évêques vinrent y assister, mais les Vandales leur coupèrent à tous la langue le plus profondément possible. Dieu réalisa alors un miracle, car un coup de foudre tomba sur les Vandales et les anéantit ; aucun n'en réchappa. Dieu donna aux évêques un pouvoir tel que, malgré tout, aucun d'eux ne perdit la parole, à l'exception d'un seul, qui par gloriole se vanta du fait que Dieu lui avait rendu la parole ; depuis lors, cet évêque ne parla plus jamais.

Cette notice (II, 228) diffère trop de la précédente (II, 174) pour qu'on puisse penser qu'elle concerne les mêmes faits. Cela dit, son origine est difficile à déterminer. Il ne s'agit évidemment pas d'un concile officiel mais d'une simple assemblée et il ne sert donc à rien, ici non plus, pour le retrouver, de feuilleter l'ouvrage de C. Munier.

On songera à un épisode inventé ou transformé. Il contient le motif classique du foudroiement, qui peut frapper un groupe entier ou une personne seule dans un groupe, le motif du miracle aussi : des gens dont on a coupé la langue reparent. Et il se termine par un détail moralisateur avec l'évêque vantard et puni pour sa vantardise.

\*

En tout cas, la lecture attentive de *l'Histoire de la persécution des Vandales* de Victor de Vita ne contient rien qui aurait pu inspirer la notice de Jean d'Outremeuse. N'y figure aucun récit réunissant les détails apparaissant en *Myreur*, II, 228 : ni assemblée d'évêques, ni langues coupées qui condamneraient les victimes au silence, ni foudroiement des ennemis, ni témoin encore vivant.

L'épisode le plus proche – si on peut utiliser cet adjectif – est celui (*Histoire de la persécution*, V, 6) qui met en cause le roi Hunéric et qui se serait déroulé à Tipasa, une ville de la Mauritanie césarienne. Un évêque arien venait d'y être nommé. Il forçait les catholiques à embrasser sa religion et ceux-ci s'étaient opposés ouvertement à lui. L'évêque s'en était référé au roi, lequel...

... envoya sur-le-champ l'un de ses comtes avec mission de réunir sur la place publique tous les habitants de la province, de leur faire arracher la langue et trancher la main droite. L'ordre fut exécuté, mais après le supplice les victimes parlaient, et parlent encore aussi bien qu'auparavant.

Et Victor de Vita ajoutait, un peu comme preuve du miracle :

Si des gens ne croient pas à ma parole, qu'ils se rendent à Constantinople : ils pourront y voir un survivant, le sous-diacre Reparatus, qui parle encore aujourd'hui très correctement sans le moindre effort ; aussi le tient-on en grand honneur à la cour de l'empereur Zénon ; entre tous la reine se fait remarquer par les marques de vénération dont elle l'entoure.

Mais tout cela nous conduit très loin du texte du *Myreur*. Le mieux est d'avouer simplement que nous n'avons pas trouvé la (ou les) source(s) de Jean. L'importante *Histoire de la persécution* écrite par Victor de Vita ne semble même pas lui avoir beaucoup servi, ce qui peut paraître étonnant.

\*

Quoi qu'il en soit, Jean est bien au fait des vives tensions entre ariens et nicéens que nous avons mentionnées dans l'exposé historique de la première partie. Il ne donne peut-être pas de détails précis, comme on aurait pu l'espérer. Mais il devait à ses yeux s'agir d'événements graves, du moins si l'on en croit la notice qu'il a laissée quelques pages plus loin (en II, 179) :

[II, 179] *[Pluie de sang]* En l'an 492 de l'Incarnation, les 14, 15 et 16 mars, il ne cessa pas de pleuvoir du sang, en si grande abondance que dans les

grands cours d'eau coulait du sang. Cela se passa en terre d'Afrique, où la Sainte-Église était fort malmenée par les Vandales.

Bref, dans tous les textes que nous venons de citer, l'insistance est mise sur les grandes souffrances de l'Église catholique d'Afrique sous l'occupant vandale qui avait adhéré à l'arianisme. Les deux rois vandales nommément cités comme les grands responsables sont Genséric et Hunéric. Ce sont des personnages historiques et qui ont effectivement fait beaucoup souffrir les catholiques du temps.

[\[Plan\]](#)

#### 4. L'intervention de la « matière de Bretagne » dans le récit sur le royaume vandale

Le lecteur devra attendre plus de trente pages (II, p. 214) avant d'apprendre comment prendra fin – en 510 de l'Incarnation, dit le texte – cette situation dramatique pour l'Église. Jean d'Outremerse donne les noms de ceux qui sont censés avoir chassé les Vandales et sauvé la Sainte-Église. Pour notre chroniqueur, ces bienfaiteurs de l'Église sont le roi Arthur, Paris, Tristan ainsi que des barons de la Table Ronde, ce qui peut paraître surprenant.

Pourtant, le texte du *Myreur* est explicite :

**[II, 214]** En l'an 510 de l'Incarnation, le roi Arthur envoya un message à Paris en Saxe, à Tristan en Léonois et à ses barons de la Table Ronde, qui vinrent tous avec d'importantes forces. [...] Le but d'Arthur était de pénétrer en terre d'Afrique, pour rétablir la Sainte-Église qui y était malmenée par des gens dénommés Vandales. Les Bretons se battirent contre les Vandales, qui furent rapidement vaincus, car Paris, Arthur, Tristan, Bliombéris, Lancelot et tous les autres faisaient de tels ravages que rien ne leur résistait. Alors tous les Vandales, découragés, prirent la fuite. Le roi Arthur fit reconstruire les églises, à qui il octroya de grandes richesses en or et en argent. Cette bataille eut lieu l'an dit ci-dessus, au mois d'octobre.

En réalité voir le roi Arthur, Paris ou Tristan guerroyer ainsi en terre africaine pour défendre l'Église ne surprendra que des lecteurs qui n'ont pas encore été en contact avec une caractéristique du chroniqueur liégeois.

C'est que Jean fait intervenir, dans des domaines et dans des milieux qui ne sont pas les leurs à l'origine, des personnages qui relèvent de ce qu'on appelle, d'une manière un peu floue, tantôt « la matière de Bretagne », tantôt « la légende arthurienne ». On observe clairement chez lui ce qu'on appellerait volontiers un « débordement » de cette matière et de cette légende.

Le phénomène mérite quelques mots d'explication et quelques exemples concrets, ce qui va momentanément nous éloigner des Vandales. Mais remonter dans

le récit, jusqu'à l'époque mérovingienne, nous permettra de mieux comprendre comment ce débordement s'est produit, et donc comment Jean travaille.

\*

En l'occurrence, c'est un personnage inventé – ils sont assez nombreux chez Jean – qui va « assurer le passage ». Il s'appelle Paris, comme le fils de Priam. Mais ce n'est pas un Troyen. C'est un Mérovingien, censé appartenir à la famille du roi Clotaire Ier. Il apparaît dans le *Myreur* en II, 179 (ans 492-493 de l'Incarnation).

Pour comprendre son rôle, il faut d'abord évoquer l'histoire de son père Chramne, qu'on pourra lire chez Grégoire de Tours (IV, 1-20), dans le *Liber Historiae Francorum* (ch. 27-29), chez Aimoin (II, 28-30) ou dans *Les Grandes Chroniques de France* (Tome I, livre II, ch. 18-19). Ce Chramne est un fils bâtard du roi Clotaire Ier. Il entre en conflit armé avec son père pour une question de terres et se réfugie chez Conober, roi des Bretons (de la Petite-Bretagne, l'Armorique), qu'il entraîne dans une guerre contre son père. Elle échoue. Conober est tué. Chramne est fait prisonnier et Clotaire le fait brûler avec sa femme et ses filles. Fin de l'histoire, telle qu'elle est racontée par les chroniqueurs que nous avons cités et qui, rappelons-le, se passe dans le monde des Mérovingiens.

Jean d'Outremeuse va retravailler le récit. Sous sa plume, l'histoire ne se termine pas avec la mort de Chramne. Il va inventer et donner à Chramne un fils qui s'appelle Paris.

Ce Paris, après la mort de son père, s'enfuit en Bretagne, non pas la Petite-Bretagne, mais la Grande-Bretagne. Il a juré de se venger des Francs et de revendiquer pour lui le trône de Clotaire Ier, lorsque celui-ci mourrait. En Grande-Bretagne, il rencontre Tristan, roi du Léonois, sert le roi Uther Pendragon et se lie étroitement au fils de celui-ci, Arthur, futur roi de Grande-Bretagne. En fait, il cherche à obtenir l'aide militaire des Bretons pour récupérer ce qu'il considère comme son dû (II, 181-183).

Et, comme le montrera la suite du récit (II, 204-214 *passim*), cela lui réussira.

Clotaire une fois mort, les troupes du roi Arthur et du roi Tristan passent sur le continent pour seconder leur protégé Paris et ses hommes. Les deux fils de Clotaire, Chilpéric et Sigebert, sont défaits au combat. Paris obtient le titre de roi de Francie, dont la capitale ne s'appellera plus Lutèce mais portera désormais le nom du vainqueur, Paris. On organise dans la nouvelle ville des fêtes somptueuses, et tout particulièrement un prestigieux tournoi. Anastase, l'empereur byzantin est là ainsi que le roi Arthur, le roi Tristan et plusieurs Chevaliers de la Table Ronde dont Lancelot du Lac et Bliombéris de Gaudres. Mais si les personnages de la « matière de Bretagne » sont bien présents, les Mérovingiens le sont également et participent, un peu sur le même pied, aux festivités. Jean cite nommément Chilpéric (devenu vassal de Paris) et son frère Sigebert, Théodebert, fils de Chilpéric, Hildebert, fils du roi Sigebert (II, 184-

188, 203-214), ainsi que, parmi les dames, les reines mérovingiennes Brunehaut et Frédégonde.

On voit donc comment, et en se servant d'un personnage qu'il a inventé, Jean fait jouer un rôle important dans le monde mérovingien à des gens comme le roi Arthur, Tristan et les Chevaliers de la Table Ronde qui n'en faisaient pas partie au départ. Les deux univers se rencontrent, pactisent et s'entremêlent. On ne parlera pas nécessairement d'une fusion entre le monde arthurien et le monde mérovingien, mais il est clair que le monde arthurien intervient en profondeur dans l'histoire des Mérovingiens. L'histoire vue par Jean bien sûr, pas la grande Histoire, car ce que nous venons de raconter avec Paris, fils de Chramne, n'a rien à voir avec la réalité historique. C'est une invention de notre chroniqueur. Plus que probablement en tout cas, car ce motif n'apparaît pas ailleurs.

\*

Après ce retour en arrière dans les années 492-493 de l'Incarnation, revenons au texte du II, 214 et aux événements de 510 de l'Incarnation. Nous sommes maintenant mieux armés pour le comprendre :

**[II, 214]** En l'an 510 de l'Incarnation, le roi Arthur envoya un message à Paris en Saxe, à Tristan en Léonois et à ses barons de la Table Ronde, qui vinrent tous avec d'importantes forces. [...] Le but d'Arthur était de pénétrer en terre d'Afrique, pour rétablir la Sainte-Église qui y était malmenée par des gens dénommés Vandales. Les Bretons se battirent contre les Vandales, qui furent rapidement vaincus, car Paris, Arthur, Tristan, Bliombéris, Lancelot et tous les autres faisaient de tels ravages que rien ne leur résistait. Alors tous les Vandales, découragés, prirent la fuite. Le roi Arthur fit reconstruire les églises, à qui il octroya de grandes richesses en or et en argent. Cette bataille eut lieu l'an dit ci-dessus, au mois d'octobre.

Il montre que, sous la plume de Jean, ce qu'on a constaté dans le domaine mérovingien s'est reproduit dans un tout autre contexte, celui des terres africaines. La « matière de Bretagne » a donc débordé une nouvelle fois, plus loin encore. C'est – faut-il le dire ? – totalement inhabituel. Dans nos récits, Arthur, Tristan et les Chevaliers de la Table Ronde n'organisent pas d'expéditions en terres africaines pour aider les Églises en difficulté<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Le monumental volume de Martin Aurell, *La légende du roi Arthur, 550-1250*, Paris, Perrin, 2018, 720 p. (Collection Tempus, 725) ne contient aucune allusion à d'éventuels rapports entre ce roi et les Vandales d'Afrique du Nord. Mais cette étude, n'intégrant pas les développements de la légende postérieurs au milieu du XIIIe siècle, ne prenait évidemment pas en compte Jean d'Outremeuse. Pour une présentation récente de l'ensemble de la question, cfr P. COURROUX, *Ni vaine ni plaisante ? La matière de Bretagne et les chroniqueurs*, dans *Circé. Histoire, Savoirs, Société*, t. 7, 2, 2015 ([Toile](#)).

\*

Le texte de II, 214 ne mettra pas un terme aux développements de Jean sur les conquêtes des héros « bretons » à l'extérieur de leur domaine d'origine, notamment en Afrique contre les Vandales. Le chroniqueur revient sur le sujet dans une nouvelle notice (II, p. 225-227 *passim*), plus longue et plus complexe que celle de la page 214, qui concernait les événements de 510 et à laquelle Jean ne fait d'ailleurs aucune référence, un peu comme s'il abordait la question pour la première fois. Des failles de ce genre ne sont pas rares : on a déjà dit que ses récits ne sont pas toujours bien structurés (cfr [supra](#)).

Ce nouveau texte, qui traite des événements de l'an 526 de l'Incarnation, concerne directement les Vandales tout en mettant, davantage que le précédent, l'accent sur la personne de Paris :

**[II, 225-226]** [*Paris fit beaucoup de conquêtes outre-mer*] Cette année-là [526 de l'Incarnation], Paris prit congé du roi Arthur et, avec quatorze mille hommes, partit directement vers l'Afrique, car il avait appris que les Vandales s'étaient rassemblés et faisaient des ravages dans les terres du pays. De plus, le roi Paris voulait marcher contre les Sarrasins.

Une fois en Afrique, il combattit les Vandales, les défit et les massacra en masse. Il fit reconstruire les églises qui avaient été détruites et fonda un monastère de moines noirs, dont il appela Paris l'église qu'il avait fondée en l'honneur des douze Apôtres ; il donna aux moines les grands revenus qu'il avait acquis.

Certains détails séparent ces deux passages : la date, la composition du groupe d'intervention, le projet de s'attaquer aux Sarrasins, les précisions concernant les reconstructions de bâtiments, les fonds accordés. Mais tous les deux signalent que l'objectif déclaré est d'aider en terre vandale l'Église souffrante. Peut-être le chroniqueur liégeois a-t-il utilisé des sources différentes. C'est possible, mais la chose est accessoire pour nous qui souhaitons simplement attirer l'attention sur le processus d'extension de la « matière de Bretagne ».

Ce processus est particulièrement sensible dans la suite du passage :

**[II, 226-227]** [*Paris conquiert la terre de Nubie*] Alors Paris quitta les ouvriers qui achevèrent l'église et ceux qui veillaient aux travaux. Il sortit de Carthage et pénétra en Nubie, en mettant le feu au pays. Il mena contre les Sarrasins de Nubie de nombreuses batailles, dont je ne fais pas mention ici, mais dont les Sarrasins sortaient toujours vaincus. Dans cette terre de Nubie, Paris fonda une cité qu'il nomma Paris, convertit le pays et tua le roi Brandimont, en mai de l'an 527 de l'Incarnation. Puis il installa sur cette terre un roi, dénommé Gadris, qui avait été récemment baptisé, mais qui peu de temps après en revint à la loi sarrasine. [...]

*[Paris conquiert toute la Chaldée]* En l'an 528, le roi Paris conquiert tout le royaume de Chaldée. Il en fit baptiser la population, y installa un roi du nom de Sagenon, lequel était le fils d'un roi de ce pays, et y fonda une ville qu'il appela Paris.

*[Paris conquiert alors de nombreux pays]* Cette même année [528], Paris mena une bataille contre le roi de Chélidoine, un Sarrasin venu l'assiéger dans Paris, la cité qu'il avait fondée et qui n'était pas encore achevée. Les Sarrasins furent vaincus et comptèrent quarante-deux mille tués. Cette nouvelle se répandit dans tous les pays alentour ; tous furent stupéfaits. Par la suite Paris conquiert tout le royaume, en fit baptiser les gens et donna le pays à Carthago, un grand géant de douze pieds de haut. Paris, qui avait aussi une taille de douze pieds, l'avait vaincu lors d'un combat.

Ainsi Paris fit des conquêtes de nombreux côtés, tant vers le Midi que vers l'Orient, et dans chaque royaume conquis, il édifiait une cité qu'il appelait Paris.

L'élargissement s'est marqué d'abord sur le plan de la géographie, puisque Jean fait maintenant état de la Nubie, de la Chaldée et de nombreux autres pays. Il s'est marqué aussi au niveau du contenu. En II, 214, il n'était question que de reconstruire les églises et de les doter richement. Ici, en II, 226-227, on conquiert des territoires, on fonde des cités, voire des monastères, on convertit, on remplace les rois.

Ce qui précède n'épuise pas le sujet, mais nous n'en dirons pas davantage. En fait, dans le *Myreur*, Paris ira beaucoup plus loin encore, jusqu'en Inde, pour combattre les Sarrasins, y accomplir d'impressionnantes prouesses et y trouver une mort tellement glorieuse que ses ennemis rassemblèrent eux-mêmes ses cendres et les renvoyèrent au roi Arthur. On pourra voir ces nouveaux développements en II, 229-231, ainsi qu'en II, 236-237.

Bref Jean a étendu sans scrupule la « matière de la Table Ronde ». L'épisode vandale a été intégré dans le flux des opérations militaires menées par Arthur et Paris dans les zones orientales. On ajoutera – est-ce bien nécessaire de le répéter d'ailleurs ? – que tous ces développements n'appartiennent pas à l'Histoire.

Mais nous en avons dit assez, sinon trop, sur l'intervention des « Bretons » censés avoir pénétré dans le royaume vandale pour y mettre fin aux persécutions religieuses. On retiendra que Jean s'est intéressé en détail à ceux qui avaient libéré l'Église de ses persécuteurs et nous a à plusieurs reprises expliqué que les « libérateurs » étaient en fait les héros de la « matière de Bretagne ».

[\[Plan\]](#)

## 5. La fin « historique » du royaume vandale

Il faudra attendre quelques pages encore (II, 244-245) pour rencontrer, sous sa plume, une vue historiquement plus exacte des événements. Dans la réalité, la fin du royaume vandale d'Afrique est due aux efforts des armées de Justinien qui réussirent à ramener dans l'Empire les territoires d'Afrique et d'Italie, qui lui avaient échappé. En l'occurrence c'est Bélisaire, un des généraux de Justinien, qui s'occupa des Vandales et l'emporta sur leur roi Gélimer en 534 n.è. Jean signale la chose dans la brève notice suivante qui constitue d'ailleurs pour lui une sorte de point final à son exposé :

[II, 244-245] [*Bélisaire défit les Vandales*] Cette année-là [543 de l'Incarnation], les Vandales revinrent en Syrie, et les Syriens envoyèrent à Rome des gens pour prier l'empereur de leur envoyer des secours. L'empereur [Justinien] leur envoya le patrice Bélisaire avec vingt mille hommes qu'il garda avec lui ; il se battit contre les Vandales et les vainquit, s'appropriant tout le trésor qu'ils avaient emporté. Dans ce trésor se trouvait une croix d'or fin qui pesait cent livres ; à son retour, il donna cette croix à l'église Saint-Pierre à Rome ; mais il ne retourna pas chez lui de sitôt, car il fut atteint d'une maladie qui dura plus d'un an. Il resta alité dans la cité d'Antioche.

Tout n'est pas clair dans cette notice. D'abord la manière dont elle se rattache à ce qui précède. Les Vandales « reviennent », écrit Jean. Mais d'où ? En principe, ils devaient avoir été chassés de leur pays, pour ne pas dire anéantis, par les troupes de Paris et/ou Arthur. Autre point obscur : ils reviennent « en Syrie » ? Mais que représente exactement pour Jean ce terme de Syrie, un territoire bien éloigné du royaume vandale ? La victoire de Bélisaire sur les Vandales aurait-elle eu lieu en Syrie ? Manifestement, Jean ne se soucie guère de relier ses notices les unes aux autres. Question de structuration ici encore.

Autre point obscur. Selon Jean, Bélisaire est censé avoir récupéré le trésor « que les Vandales avaient emporté ». Dans cette phrase, Jean se réfère à un événement dont il n'avait pas parlé, mais dont nous avons fait état plus haut : dans la véritable Histoire, en 455 de notre ère, les Vandales, sous la conduite de leur roi Genséric, avaient attaqué et pillé la ville de Rome, dans un sac resté célèbre, autant que celui d'Alaric Ier et de ses Wisigoths en 410. La formulation de Jean donne l'impression que Bélisaire a conservé pour lui tout ce trésor, à part une croix d'or fin de cent livres offerte par ses soins à l'église Saint-Pierre à Rome.

Que penser de ces informations ?

\*

Qu'elles ne correspondent en rien au récit donné par Procope dans sa *Guerre contre les Vandales*. Cet auteur parle en effet assez longuement du trésor des

Vandales, d'abord en II, 3, 22-27, sur la manière dont il est tombé aux mains de Bélisaire, ensuite, en II, 9, 1-15, sur son exposition en public à Byzance lors du triomphe de Bélisaire. On en lira ci-dessous une partie significative.

Le texte choisi montre que Procope a fait revenir le général à Byzance assez rapidement avec son prisonnier et lui a accordé les honneurs du triomphe, qui a lieu en 534 de notre ère, l'année même de sa victoire. Il ne dit rien de l'état de santé de Bélisaire, lequel d'ailleurs, soit dit en passant, ne mourra qu'en 565 de notre ère, quelque trente ans après sa victoire sur les Vandales.

Dans ce texte par contre, Procope nous aide à mieux comprendre ce qu'était ce trésor des Vandales et quel fut son destin. Il détaille le butin, distinguant particulièrement le « trésor des Juifs, que Titus, le fils de Vespasien, avait apporté à Rome après la prise de Jérusalem ». Mais il n'explique pas à quoi pouvait faire allusion Jean en évoquant une croix d'or fin qu'aurait offerte Bélisaire comme relique à l'église Saint-Pierre de Rome.

Voici ce texte de Procope, dans la traduction de D. Roques (Paris, 2019, p. 202-203) :

**[II, 9, 1-9]** (1) Quand, avec Gélimer et les Vandales, Bélisaire fut parvenu à Byzance, il y fut jugé digne de recevoir des privilèges que véritablement, dans les temps antérieurs, on réservait aux généraux romains qui avaient remporté les plus grandes et les plus remarquables victoires. (2) Depuis 600 ans environ, personne n'avait plus obtenu de pareils privilèges, à l'exception de Titus, de Trajan et de tous les autres empereurs qui, au cours d'une expédition militaire qu'ils avaient dirigée contre tel ou tel peuple barbare, avaient été victorieux. (3) Bélisaire montra donc à toute la population, en pleine cité et à l'occasion d'une procession solennelle – les Romains appellent cela un triomphe – le butin qu'il avait pris à l'ennemi ainsi que les esclaves de guerre. Cette procession, néanmoins, ne respecta pas le cérémonial traditionnel : Bélisaire partit au contraire à pied de sa maison pour se rendre à l'Hippodrome, puis, des barrières de départ de celui-ci, continua ainsi jusqu'à l'endroit où se trouve le trône impérial.

(4) Pour ce qui concerne le butin, il rassemblait tout ce que d'ordinaire l'on consacre au service d'un roi : trône d'or, véhicules habituellement destinés à transporter la femme du roi, parures multiples de pierres précieuses, coupes en or et tous autres objets utiles dans les festins. (5) Il y avait, en outre, de l'argent, dont le poids s'élevait à bien des fois 10.000 talents, à quoi s'ajoutait une proportion considérable de biens qui provenaient de l'ensemble du trésor royal (à Rome, Genséric avait pillé le Palais impérial), comme on l'a dit dans les récits précédents, parmi lesquels en particulier le trésor des Juifs, que Titus, le fils de Vespasien, avait apporté à Rome, avec certains autres, après la prise de Jérusalem.

(6) À sa vue, un Juif s'approcha de l'un des familiers de l'empereur et lui déclara : « Il était inutile, à mon avis, d'amener ces richesses dans le Palais impérial de Byzance, (7) car elles ne peuvent résider ailleurs que dans

l'endroit où, autrefois, le roi des Juifs Salomon les a placées. (8) Voilà bien pourquoi Genséric a pris la capitale de l'Empire romain et pourquoi, maintenant, l'armée romaine s'est emparée de celle des Vandales ». (9). On rapporta ces propos à l'Empereur. Quand il les eut entendus, il prit peur et se hâta de tout expédier dans les sanctuaires chrétiens de Jérusalem.

On le voit. En ce qui concerne le butin, il n'y a aucun rapport entre Jean qui ne parle que d'une seule pièce, une croix d'or fin donnée à l'église Saint-Pierre de Rome, et Procope qui mentionne un ensemble de pièces formant le trésor des Juifs dérobé par Titus au temple de Jérusalem et ramené à Rome, trésor que Justinien se serait hâté de renvoyer à Jérusalem !

En fait, nous devons constater que nous sommes incapables d'expliquer cette notice finale de Jean, qu'il s'agisse de ses origines (quelle est sa source ?) ou de son rapport à l'Histoire (quelle est sa valeur historique ?). On n'a en tout cas pas l'impression que l'auteur du *Myreur* s'est servi de Procope.

[\[Plan\]](#)

## 6. Conclusion

Que nous apprend sur la manière de travailler de Jean le parcours très limité que nous venons de faire sur sa présentation des Vandales ?

D'abord que la présentation annalistique, caractéristique d'une chronique, impose une présentation très morcelée, surtout pour un sujet qui s'étend sur plusieurs siècles. On aurait pu s'attendre à un système de rappel, ne serait-ce que rudimentaire, entre les différentes notices. Or, nous avons constaté à plusieurs reprises que Jean ne se préoccupait guère de structuration, donnant même parfois l'impression qu'il ne se souvenait pas de ce qu'il avait écrit, ou s'imaginant que son lecteur était au courant d'éléments dont il n'avait jamais parlé.

Un autre élément frappant, lié à l'absence de structure, est que des pans entiers de l'histoire des Vandales, bien présents dans tout bon manuel d'histoire, sont absents du *Myreur* : rien sur l'entrée en scène des Vandales dans l'Empire, rien sur leur passage en Gaule, rien sur leur séjour en Espagne, rien sur leur traversée du détroit de Gibraltar. En ce qui concerne les Vandales, le lecteur se trouve devant ce qu'on pourrait appeler une série de morceaux choisis. On a l'impression que les Vandales n'ont pas été introduits et traités « pour eux-mêmes », mais parce qu'ils intervenaient dans une autre question plus importante qu'eux aux yeux de Jean. Ils sont en quelque sorte attirés par un autre thème. Il y a d'abord celui des Huns, qu'il s'agisse de leur origine et de la descente en Italie de leur chef Attila en 452 de notre ère ; il y a ensuite

– et on ajoutera surtout – celui des gros conflits religieux dans les provinces d’Afrique du Nord.

S’il faut interpréter comme nous l’avons fait les opérations militaires des Vandales en Italie (II, 131-132), on rencontre une autre caractéristique de la méthode de notre chroniqueur. Il rassemble dans un seul récit qui porte la même date des événements réels ou transformés qui ont eu lieu à des dates différentes. Dans le cas envisagé, l’attaque d’Attila sur l’Italie et sur Rome, avec l’aide des Goths et des Vandales, est placée par Jean dans les années 427-428 de l’Incarnation. En fait, cette attaque eut lieu dans l’Histoire en 452 de notre ère. Les Goths de Radagaise ont été stoppés par Stilicon en 406 de notre ère. Les Vandales, si on les interprète comme les forces de Genséric, ont pillé Rome en 455 de notre ère. Ainsi donc des événements qu’il présente dans son récit comme contemporains – après les avoir éventuellement transformés – ne le sont pas du tout pour nous, ce qui complique les choses et place parfois le lecteur moderne en présence d’un montage très savant, pas toujours facile à décoder.

L’examen de ce passage (II, 131-132) d’ailleurs nous a encore appris d’autres choses intéressantes.

Nous avons montré que le récit de l’attaque d’Attila sur Rome avait été entièrement imaginé par Jean d’Outremeuse, tant dans son déroulement que dans ses conséquences. Jean a même lié la mort d’Attila à sa tentative de s’emparer de la ville en faisant appel au foudroiement, une forme de châtement divin auquel la chroniqueur n’a pas peur de recourir.

À propos de cette « non-prise » de Rome, on a pu constater combien le *Myreur* se faisait discret sur les prises de Rome par les « Barbares » dans l’Histoire. Pas un mot en effet sur le pillage de Rome en 410 par le roi Wisigoth Alaric Ier. Pas un mot non plus sur l’attaque et le sac de Rome en 455 par Genséric et ses Vandales.

L’analyse a également mis en évidence une autre technique dans laquelle le chroniqueur est passé maître. Il invente un personnage qu’il greffe sur un récit existant et auquel il fait jouer dans la suite un rôle important. Dans l’histoire que nous avons analysée, ce personnage est Paris, fils de Chramne et petit-fils de Clotaire Ier. C’est presque un modèle d’école. Non seulement cet « avatar » réalise une foule de choses, de véritables exploits parfois, qui lui permettront, seul ou avec d’autres, de se gagner les faveurs des rois d’Angleterre, de bouleverser les successions royales chez les Mérovingiens, de donner son nom à la ville de Lutèce, de libérer les Vandales de la pression arienne et de lui permettre d’agir militairement jusqu’aux Indes.

Ce personnage est ainsi à l’origine, dans le *Myreur*, d’une foule de notices qui ne possèdent pas la moindre valeur historique. Pire encore, si l’on peut dire, certaines d’entre elles vont à l’encontre des réalités historiques. Il est faux en effet de croire que ce sont « les gens de Paris » qui ont mis fin aux persécutions des chrétiens nicéens dans le royaume vandale.

En inventant Paris et en se servant de lui et de son entourage pour gonfler son récit, Jean poursuivait encore un autre but, accorder plus d'importance à ce qu'on peut appeler globalement la « matière de Bretagne ». Cette dernière, qu'il s'agisse de la légende arthurienne ou des barons de la Table ronde, Jean la fait déborder de l'époque et du milieu qui lui étaient liés traditionnellement.

Que dire encore ?

Restons dans la notice de II, 244-245, qui clôture l'épisode vandale et à laquelle nous avons consacré un assez long développement. On pourrait dire qu'elle contient l'essentiel : Bélisaire, envoyé sur le terrain par Justinien avec une armée de 20.000 hommes, a défait les Vandales et s'est emparé du trésor. Mais que de problèmes sont passés sous silence ! Et ce qui est évoqué reste presque insoluble ! On comprend tellement bien que Borgnet n'ait pas voulu développer la note qu'il a écrite à propos de cette notice, se bornant à écrire : « Singulier résumé de la guerre que fit Bélisaire aux Vandales d'Afrique ! ». Apparemment une fois les Vandales catholiques libérés par Paris de la tyrannie arienne, les Vandales n'intéressent plus Jean d'Outremeuse.

[\[Plan\]](#)